*Ami du Clergé* du 11 octobre 1951

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

## SOMMAIRE

**Pour le mois du Rosaire.** — IV. Pie XII et le Rosaire, 297.
**Les Paraboles de l'Evangile.** — 2e série : V. Le filet, 299. — VI. Le blé qui lève tout seul, 300.
**Lectures sur l'Eucharistie.** — « La Communion des cœurs dans la Fraction du pain » : IX. Communautés paroissiales et religieuses. Communauté populaire, 301.
**Plans d'instructions pour le mois du Rosaire.** — III. Les mystères douloureux, 304.

### POUR LE MOIS DU ROSAIRE

*(Quatrième Dimanche)*

IV

PIE XII ET LE ROSAIRE

Pie XII est le « Pape de l'Assomption ». Mais il pourrait aussi s'inscrire dans l'histoire, à la suite de tant d'autres, comme Pape du Rosaire. Comment ne pas relever que dans la bulle *Munificentissimus Deus* il a tenu à le donner comme témoin de la croyance traditionnelle dans l'Eglise à ce mystère glorieux de Notre-Dame : « Il ne faut pas passer sous silence que le Rosaire, dont le Siège Apostolique a tant recommandé la récitation, présente parmi les mystères à méditer, l'Assomption de la Bienh. Vierge dans le ciel. »

Pourtant, plus précisément, il aura été le Pape du Rosaire en famille. Continuant une tradition de Pie XI, Pie XII aime donner audience aux fiancés et aux jeunes époux, parce qu'il a le grand souci de la reconstruction chrétienne du foyer, cellule de la société. Et le souvenir qu'il leur laisse c'est un chapelet avec la recommandation instante de le pratiquer.

Parmi tant de discours de Pie XII on a fait avec raison une place à part à ses allocutions aux jeunes époux. L'une d'elle est consacrée au *Rosaire en famille,* « récité en commun par tous, petits et grands, rosaire qui réunit le soir, aux pieds de Marie, ceux que le travail avait dispersés, qui les unit aux absents et aux disparus, qui consacre ainsi le lien qui les unit tous sous l'égide maternelle de l'Immaculée Reine du Très Saint Rosaire » (Alloc. 8-10-1941).

Il aime montrer dans ce rosaire la prière accordée à tous les membres de la famille, aux quatre âges de la vie : *l'enfance, la jeunesse, l'âge d'homme, la vieillesse*. Pourrions-nous trouver meilleure conclusion pratique à nos instructions ?

I. — *Prière de l'enfance*

Le rosaire est la prière de l'enfant, du tout petit, et de l'enfant grandi qui vient de faire sa Première Communion.

Après de courtes prières à l'usage du bébé, ce que nous apprenons aux enfants ce sont ces prières de toute la vie, le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie.* Et s'ils ont le bonheur d'une maman bien chrétienne, leur premier chapelet n'est pas seulement un joujou, mais, comme pour elle, le guide de leurs prières. Pie XII en parle avec toute la poésie et tout le charme d'un Péguy sur la prière des enfants :

« Rosaire des tout-petits qui, tenant entre leurs doigts mignons, encore inexperts, les grains du chapelet, répètent lentement, avec application et effort, mais déjà avec tant d'amour, les *Pater* et les *Ave* que leur mère leur apprend patiemment. Ils se trompent parfois sans doute, ils hésitent, ils s'embrouillent. Mais il y a une candeur si confiante dans le regard qu'ils attachent sur l'image de Marie, de Celle en qui ils savent déjà reconnaître leur Mère du ciel. »

Puis un jour, le petit chapelet devient celui de premier communiant. Il est beau et de prix parce qu'il appartient aux souvenirs de cette date solennelle de l'enfance et de la vie. Pourtant il faut que sa beauté tienne moins en ce qu'il est un objet de luxe, qu'un objet qui aidera à prier et ramènera à la pensée de Marie.

Même alors, il n'aurait pas perdu tout son prix. Après des années d'oubli on le retrouverait parmi les reliques du passé et on y reviendrait peut-être. Pourtant il est fait pour autre chose, pour devenir le chapelet de la jeune fille et du jeune homme.

II. — *Prière de la jeunesse*

Chez la jeune fille, qu'elle le récite le dimanche avec ses compagnes ou qu'elle le dise en vaquant aux soins du ménage comme la petite martyre Maria Goretti, son chapelet draine et purifie beaucoup de la vie sentimentale qui s'ébauche en elle à cet âge. Comme dit Pie XII, la jeune fille

« confie à Marie, Vierge immaculée, prudente et bénigne les aspirations de dévouement qu'elle sent dans son cœur ; elle prie pour celui qu'elle ne connaît pas encore, mais que Dieu connaît et que la Providence lui destine et qu'elle voudrait savoir pareil à elle, chrétien fervent et généreux. »

Quelle autre prière plus à sa portée que celle-là trouverait-elle dans les rares moments de détente ou de repos, « entre les heures du bureau ou de travail à la campagne » ?

Pour le jeune homme, son chapelet n'est peut-être pas aussi joli que celui de sa sœur. La chaîne en est plus solide et les grains en sont noirs. Symbole du rosaire plus viril du jeune homme : il est pour lui une arme. Une arme dans le combat pour la pureté qu'il veut porter intacte à l'autel de ses noces. Pour tous c'est le grand combat : la plus grande victoire est de vaincre son cœur, a dit le poète. Mais, à cet âge et pour son sexe, il sent que la bataille sera plus dure à livrer et que ce chapelet sur lui et entre ses doigts lui sera une protection. — Une arme dans le combat contre le respect humain. Qu'une jeune fille ait son chapelet dans son sac à main et qu'elle le ré-

cite à l'église, tout le monde trouve cela naturel. Mais qu'un jeune chrétien l'ait dans sa poche et l'en tire pour prier, cela ne va pas sans un certain courage. — Une arme « qui l'accompagne sous l'uniforme militaire, jusque sur les champs de bataille ; rosaire qu'il étreindra une dernière fois le jour où peut-être la Patrie lui demandera le suprême sacrifice et que ses compagnons d'armes trouveront avec émotion entre ses doigts froids et couverts de sang ». Cela c'est de l'histoire, celle des soldats de l'abbé Georges Bellanger et des poilus de la Grande Guerre. Et ne faut-il pas le rappeler en notre temps qui vit sous la menace de guerres périodiques et de plus en plus destructrices.

III. — *Prière de l'âge d'homme*

Le jour vient où jeunes gens et jeunes filles fondent un foyer et vont devenir pères et mères de famille.

Pour de jeunes époux chrétiens, dans la joies de leurs premières intimités, face aux mystères et aux responsabilités de l'avenir, est-il plus sûr exemple que celui de la plus sainte des familles ? Et le rosaire, au fil des *Ave* ne déroule-t-il pas les allégresses et déjà les peines du foyer de Nazareth ? N'en rapporte-t-il pas les engagements, les devoirs et les initiatives ?

En même temps que la leçon, ce rosaire des jeunes époux est force, espoir, courage. Il met les perspectives de bonheur et les projets d'avenir « sous la protection de la Vierge toute pure et toute puissante, de la Mère aimante et miséricordieuse ». Car un chrétien et une chrétienne savent bien que c'est en vain qu'ils travaillent à la fondation d'un foyer heureux et indissoluble, si le Seigneur ne bâtit pas sa maison.

Et quand les enfants peupleront la demeure, qu'ils grandiront, qu'ils ajouteront les soucis de l'adolescence à ceux de l'enfance, mère et père de famille, après la rude journée au moins, reprendront le chapelet. Ils le diront cette fois beaucoup pour leurs enfants, petits et grands, pour celui qu'ils voient plus exposé aux périls de l'âme ou du corps, pour les aînés qu'ils savent plus tentés et peut-être déjà s'éloignent de Dieu. La mère de famille, ouvrière, paysanne ou grande dame, le père de famille travailleur manuel, ingénieur ou artiste y reviendront, chacun de leur côté, comme à un refuge et à un repos, aux quelques instants libres du courageux travail pour le pain quotidien ou de leur vie éparpillée par tant d'obligations mondaines.

A l'exemple de celle que l'Eglise appelle dans les litanies, la « Mère aimable », et « admirable », ils repasseront ainsi dans leur cœur tout ce qui a trait au Christ leur Sauveur et leur Maître. Au-dessus d'un monde embourbé dans les contingences matérielles, ils se bâtiront un chez eux sur les hauteurs, bien exposé aux rayons de la grâce, bien aéré de surnaturel. Et dans la succession des joies et des peines règnera quand même la paix, la paix que le monde ne peut donner, la paix véritable du Christ.

IV. — *Prière de la vieillesse*

A l'approche de l'éternité, comme en toute chose, le chapelet prend sa vraie valeur. Il devient l'unique livre de prière, la grande occupation des longs jours, le suprême service qu'on rend encore au foyer. Il commence déjà l'éternelle louange du ciel.

La bonne vieille grand'mère dont les yeux sont usés, qui ne peut plus lire dans son paroissien, qui n'entend plus guère ni le *Dominus vobiscum* du célébrant ni le prône de M. le curé, infatigablement dévide ses *Ave* sur son chapelet pendant la messe et pendant le salut où elle ira tant que ses jambes pourront la porter.

Perclus et immobilisés dans le fauteuil, le grand-père, l'infirme, le malade ont encore la force de faire cette pière, d'égrener le chapelet.

Sur le lit où il attend la mort, le moribond déclare quelquefois qu'il ne peut même plus dire son rosaire. C'est l'aveu qu'il est la suprême prière possible. Et s'il ne peut plus le dire, il l'a quand même, là, près de lui, sur la table de nuit, ou dans ses doigts, et de le regarder, d'y penser, de s'en souvenir, c'est déjà comme une récitation dernière.

Il aura été le dernier appui. Il restera sur la poitrine du défunt dans ses mains jointes, avec le crucifix. Il sera le témoin de la confiance finale en l'intercession de la Vierge et l'espoir du pardon et des miséricordes de Dieu.

Rosaire des vieillards et rosaire des mourants, un peu semblable à celui des petits, plus fait de mots que de pensées, mais signé quand même de la confiance et de l'amour. « Ai-je dit mon rosaire ? » demandait S. Alphonse mourant qui ne cessait de le réciter, mais qui perdait la mémoire. Et c'est avec ce chapelet qu'ils balbutient peut-être sans plus s'en rendre compte, que nous quittent apaisés nos bons vieux et nos bonnes vieilles, laissant à la famille ce suprême exemple et ce précieux héritage de la pratique du rosaire, lien des vivants entre eux dans la vie commune et lien après la mort des survivants avec les disparus.

Le rosaire, sorte de liturgie familiale, parce que c'est la prière de tous les âges et pour tous les besoins du foyer.

* *

Pie XII, qui a si bien prêché le rosaire en famille, l'a pratiqué aux dimensions de la grande famille catholique.

Il a inauguré et comme établi cette chose merveilleuse : la récitation du chapelet à la Radio. Les millions de membres de la famille chrétienne, dispersés aux quatre coins du monde peuvent se recueillir, écouter la voix du Père portée par les ondes, répondre à ses *Ave Maria* avec le même accent, la même ferveur, la même confiance. Prière mariale en famille, unique, la science mise au service de la Servante du Seigneur ; tous ses enfants as-

semblés autour du Père commun pour la bénir et pour la prier.

Et l'exemple a été suivi. Aux Etats-Unis, par exemple, des évêques rassemblent ainsi autour d'eux leurs fidèles. Tout le diocèse est en prière avec son chef. Bel hommage à Notre-Dame ! Mais aussi glorieuse promotion de notre cher rosaire : pour prier avec son peuple, c'est lui qu'a choisi le Souverain Pontife. Glorieuse promotion du Rosaire et apostolat du rosaire en famille *verbo* et *opere :* à son enseignement Pie XII a joint son exemple.

---

## LES PARABOLES DE L'EVANGILE
*(2e série)*

### V
### LE FILET

Mes frères,

Une des plaies de notre époque est cette pullulation de stratèges en chambre qui jugent de haut les opérations de l'apostolat catholique et s'érigent en censeurs et conseillers du Pape, des évêques et de leur curé. Des chrétiens défaillants et infidèles accusent de leur propre défection ces « mauvais catholiques » qui, à les entendre, perdent l'Eglise et dont ils souhaiteraient volontiers qu'elle se séparât tout de suite. Des païens s'écrient : « Envoyez-nous des François d'Assise et les Hindous se convertiront par millions » (Gandhi).

Ces gens n'ont-ils pas lu la parabole du filet ? Ne voient-ils pas que le filet évangélique est tendu et que ses mailles tiennent captive une grande quantité de poissons de toute espèce ? Il y a parmi eux des hommes vertueux et des pécheurs, des hommes que leur faiblesse et la violence des épreuves éloignent pour un temps de leur devoir, mais qui sont agrégés par le baptême à la communauté de l'Eglise et sont unis tous ensemble plus intimement même que les poissons entassés dans le filet, comme les membres du même corps, les branches du même cep, le Christ Jésus.

C'est seulement à la fin du monde que, par le ministère des anges, se fera la séparation définitive entre les bons et les mauvais, les âmes vivant de la charité et de la grâce et les âmes mortes par le péché, ainsi que, sur la grève, les pêcheurs qui ont tiré le filet font le triage, éliminent et rejettent les mauvais poissons et conservent les bons. Les mauvais sont loin d'être le grand nombre. Au grand jour de la Justice finale, les mauvais seront jetés dans la fournaise de feu : là il y aura pleurs et grincements de dents.

#### I. — *Prier*

Au lieu de critiquer des opérations d'une tactique difficile, car « il est plus difficile de convertir un homme né dans l'infidélité que de faire apparaître le soleil pendant la nuit », puisque c'est une œuvre avant tout surnaturelle, à laquelle les hommes apportent un concours nécessaire, que les chrétiens prient davantage pour la pêche universelle !

« Priez donc le Maître de la moisson d'y envoyer des ouvriers », disait Jésus. A la pêche, de même, il faut un personnel nombreux et expérimenté. Le filet des pêcheurs du lac de Tibériade était une longue bande de 400 à 500 m. de long et de 2 à 3 m. de large. Un équipage éprouvé s'éloignant en barque du rivage faisait descendre le filet dans l'eau. A la remontée, même dans ce lac très poissonneux, on était parfois déçu ; des nuits se passaient sans rien prendre. Mais une parole du Maître eut deux fois le pouvoir de remplir instantanément un filet que les efforts humains soulevaient lamentablement vide. Puissance de la grâce !

Les Missions d'Afrique, d'Asie, appellent ardemment des monastères de contemplatifs qui, par leurs sacrifices et leur amour, fécondent l'activité des missionnaires. Mais, sans quitter sa maison et son travail, tout chrétien peut et doit prier, souffrir, pour que « le règne de notre Père arrive ». La souffrance offerte à Dieu par amour est même l'action par excellence. Il en est ainsi, depuis le Calvaire.

#### II. — *Agir*

Laissons aux anges de Dieu, qui jouissent de lumières que nous n'avons pas, le soin de séparer les mauvais des bons et l'ivraie du froment. Pour nous le devoir urgent est de remplir les filets.

Une mentalité païenne, le chacun-pour-soi, retient souvent chez eux les chrétiens qui doivent sortir pour aller à la pêche. Les œuvres, c'est bon pour les jeunes. Une fois mariés, on a d'autres soucis ! Or Dieu a chargé chacun de son prochain. *Mandavit unicuique.* C'est un devoir à remplir. Ce cher prochain, ce frère, est tombé... il s'est égaré... Qui va le « repêcher », le sauver ? Et tout de suite ? Il y va de votre propre salut. « Je n'ai jamais pu me persuader que quelqu'un puisse se sauver, s'il n'a jamais rien fait pour le salut de ses frères » (S. Jean Chrysostome).

Il y faut des efforts, des luttes, mépriser les difficultés et les contradictions. Relisez la vie de S. Paul.

Mais l'énergie de quelques hommes — une équipe de six maniait le filet sur le lac — peut tout, à la condition qu'ils aient l'union, la persévérance, le courage. On a vu un canton devenir absolument mauvais par la seule influence de trois hommes. Par contre, un autre a été retourné de mal en bien par l'influence d'un seul homme qui savait vouloir et surtout oser. Il faut croire à ce qu'on fait et le faire dans l'enthousiasme. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de réussir pour persévérer. Dieu veut l'effort, le travail. Le succès est son affaire. *In verbo tuo laxabo rete...*

Mais, la pêche à la ligne comme celle au filet demande de l'habileté, du savoir-faire. Méditez ces conseils de S. François de Sales

qui, au temps de la Réforme, sut convertir une multitude de protestants calvinistes : « Nous sommes pêcheurs d'hommes. Nous devons employer à cette pêche non seulement des soins, des travaux et des veilles, mais encore des appas, des industries, des amorces, oui même, si j'ose dire, de saintes ruses. Le monde devient si délicat que désormais on ne l'osera toucher qu'avec des gants musqués et panser ses plaies qu'avec des emplâtres de civette ; mais qu'importe, pourvu que les hommes soient guéris et enfin soient sauvés ? » « Il faut, disait-il, que nos paroles sortent du cœur plus que de la bouche ». « Il est permis de porter le salut partout, mais à condition de rendre le salut aimable ». C'est la bonté, le miel qui attirent les âmes, le vinaigre n'ayant aucun attrait.

Ainsi pensait Lacordaire : « J'estime que nous devons à un temps malade une infinie douceur, qu'il faut lui pardonner beaucoup, car il ne sait ce qu'il fait, et lui ménager avec tendresse toutes les occasions de revenir à mieux. »

• •

La méthode salésienne a fait ses preuves. Ce sont des filets pleins de poissons que S. Jean Bosco, ses quelques 30.000 religieux et religieuses, ramènent sur tous les points du globe. Il a voulu, il a osé, il a su les prendre.

Ainsi se réalisent les espérances de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, Patronne des Missions, dont la charité embrassait toute la terre ; celles de Charles de Jésus demandant sans cesse « que tous les hommes aillent au ciel ! »

Allez et faites de même ! Comme S. Pierre, à la parole du Maître, jetez vos filets !

---

## VI

### LE BLÉ QUI LÈVE TOUT SEUL

Mes frères,

Cette parabole doit, pour être bien comprise, être écoutée dans le cadre palestinien où elle fut prononcée. N.-S. a dit ailleurs que les oiseaux du ciel ne sèment ni ne moissonnent. Les humains, en ce pays, sèment et moissonnent, et c'est tout. En dehors de la semaille et de la moisson, l'homme des champs n'intervenait pas dans le développement du froment et vaquait à d'autres occupations, tandis que, dans nos régions plus humides, il faut sarcler, extirper les chardons qui envahiraient le domaine.

Cette réserve faite, il reste que la parabole du « blé qui lève tout seul », le dynamisme du grain qui germe et pousse, sans que le semeur sache comment, expriment très vigoureusement la puissance de la semence évangélique, la Parole de Dieu, qui mystérieusement prépare les magnifiques accroissements du Royaume. Il suffit de semer dans l'espérance — *debet in spe qui arat arare* — pour que la moisson se prépare imperceptiblement, mais sûrement. Et « quand le fruit est mûr, vite le cultivateur y met la faux : la moisson est à point. »

#### I. — *Leçon d'humilité*

« Qu'il dorme ou qu'il se lève (le semeur) la nuit, le jour, la semence germe et pousse il ne sait comment. »

L'homme qui a fait d'étonnantes découvertes ne fait qu'épeler timidement les pages d'un livre aux limites encore inconnues, le livre de la Nature rempli de mystères. « Les succès des savants sont toujours limités ; chaque découverte nous montre à quel point nous sommes loin de tout savoir » [1]. Qui expliquera le mystère de la vie ? Où est le laboratoire qui produira un grain de blé ?

Le blé lève et l'homme ne peut expliquer ce mystère, ni ceux qui suivent. « C'est la terre toute seule qui produit d'abord la tige, puis l'épi, ensuite le froment plein l'épi. » La terre, humble et docile servante du Créateur et Maître de l'univers. C'est lui qui a prévu et ordonné en temps opportun la chaleur renfermée dans le sein de la terre, puis celle du soleil, puis l'action nécessaire de la pluie dont le mécanisme est un autre mystère, et, sous leur influence conjuguée, la germination, la nutrition et la croissance de la graine.

Le Créateur a ainsi réglé la fécondation et la naissance de toute vie, dont il est la source ; celles de l'enfant et de l'homme avec un soin tout particulier, puisqu'il a créé lui-même son âme spirituelle. Que l'homme en rende gloire à Celui de qui il tient tout !

#### II. — *Leçon de confiance*

Dieu s'occupe de ses créatures. Il les aime, les conserve, les gouverne. Le Père donne à qui le lui demande son pain quotidien. Ce sont la cupidité et la malice des hommes qui déchaînent les guerres, les révolutions, les régimes de terreur où la pauvre humanité, victime de tyrans sans Dieu et sans conscience, succombe à la misère, à la famine, à l'exploitation du faible par le fort. Les hommes s'acharnent à briser les plans de Dieu. Mais l'homme propose et connaît bien vite son impuissance. Dieu dispose et arrive toujours à ses fins.

Dieu veille au progrès de son Eglise.

Le but dernier du plan de Dieu et le sens profond de l'histoire du monde sont l'établissement du règne de Dieu. Cette construction du Royaume divin est une action grandiose, une intervention toute-puissante qui changera le cours de l'histoire. C'est quelque chose de tout à fait spécial et de très différent de la Providence qui gouverne le cours ordinaire des existences.

C'est pourquoi l'Eglise nous fait demander à Dieu de « daigner diriger dans la paix l'ordre du monde et d'accorder à son Eglise, dans la paix, la jouissance de son amour » [2].

[1] Prince Louis de Broglie.
[2] 4e Dim. ap. la Pentecôte.

Commencée à Pâques, l'instauration du royaume se poursuit par étapes jusqu'à son triomphe définitif.

Selon la parabole du semeur, les disciples ont de grandes responsabilités : c'est de leurs dispositions que dépend la croissance de la semence, ainsi que la moisson dépend de la fertilité de la terre.

Ici l'accent est mis sur celui qui agit par excellence ; la cause efficiente, toujours en activité, est Dieu lui-même qui a voulu que la terre donne son fruit en son temps : après la tige l'épi, puis le froment.

Des semailles qui débutent au Paradis terrestre jusqu'à la moisson finale du dernier jugement se développe le plan divin.

D'Israël à l'Eglise catholique il y a continuité. Deux Alliances, l'une précisant et réalisant pleinement l'autre. Ainsi la manne était la figure de l'Eucharistie, l'agneau pascal celle de la Victime divine et rédemptrice, en raison de la même volonté divine poursuivant par étapes l'avènement du royaume de la justice, de l'amour et de la paix. Dans le désert, le rocher auquel se désaltéraient les Israélites signifiait le Christ — *Petra autem erat Christus* — parce qu'un même plan divin de miséricorde dirigeait les Hébreux au désert et l'humanité entière vers les sources d'eau vive ouvertes au côté sacré du Rédempteur.

Le plan divin embrasse tous les hommes et tous les temps jusqu'à la fin du monde. On parle beaucoup du « mouvement de l'histoire ». Il n'y a qu'un mouvement de l'histoire — il est merveilleux ! — c'est l'entreprise divine du salut des âmes, c'est la marche de l'humanité sous la conduite de Dieu vers la Terre des Promesses. L'humanité est dans l'attente de la nouvelle terre et des nouveaux cieux ; sous l'influence de la grâce, elle y va puisque le règne du Christ s'étend. C'est cette marche de l'humanité vers son Dieu qu'expriment la liturgie, ses chants d'allégresse, ses processions solennelles, *Te rectore, Te duce,* son espérance tendue vers la moisson magnifique que rien n'empêchera de mûrir. Le Royaume est doué d'une force incoercible, comme le navire qui traverse victorieux les assauts d'une mer en furie — *fluctuat nec mergitur* — comme la moisson grandissante qui semble plus belle encore après la pluie. Le Royaume est Jésus lui-même qui passe, sans même regarder les obstacles. *Transiens per medium illorum, ibat,* dit splendidement l'Evangile. Mais, en réalité, ce sont les autres qui passent... Lui, il demeure.

* *

Le temps de la moisson, c'est le temps de l'amour qui atteint son but et rassemble le bon grain pour les greniers éternels. « Otez donc cette faux à la Mort, disait un saint, et mettez en ses mains une clé d'or. Elle ouvre le ciel ! »

## LECTURES SUR L'EUCHARISTIE

### La Communion des cœurs dans la Fraction du pain

### IX

#### COMMUNAUTÉS PAROISSIALES ET RELIGIEUSES COMMUNAUTÉ POPULAIRE

1. — On a de nouveau, de nos jours, reconnu l'extrême importance de l'union dans une communauté en un lieu. C'est une constatation psychologique qui joue un rôle notamment dans les lieux de pèlerinage, dans les centres de retraite.

*a)* Dans la constitution d'une paroisse, ce fait est fondamental. La *communauté paroissiale,* qui se groupe autour de l'autel du sacrifice de l'église paroissiale et fait rayonner sa vie à partir de ce centre, est l'unité la plus modeste de la grande communauté de l'Eglise. C'est dans l'église paroissiale que le chrétien voit et vit, avant tout, la communauté de l'Eglise, la Communion des saints. Si l'esprit communautaire est développé avec intelligence et persévérance dans la paroisse, la communauté ne pourra en recevoir qu'un très grand profit, et chez les paroissiens, au moyen de l'expérience communautaire concrète, sera établie la base d'un esprit général de communion chrétienne. Ce que signifie l'Eucharistie pour la communauté paroissiale, les temps anciens l'ont su beaucoup mieux que notre temps à nous. Il en reste toutefois quelque chose. L'un de ces souvenirs se trouve dans le canon 859, § 3, du Code de droit canonique, qui oblige tous les fidèles, *à recevoir, chacun dans sa paroisse, la communion pascale,* et ceux qui l'auront reçue dans une paroisse étrangère, à en informer leur curé. Au Moyen Age, il existait ce qu'on appelait la communion obligatoire dans l'église paroissiale [1]. Le chrétien devait recevoir le Saint-Sacrement dans l'église à laquelle il appartenait. La loi était la suivante : *Tu reçois ce qui est nécessaire au salut de ton âme dans la communauté dont tu es membre.* La communauté ecclésiastique t'a engendré, par le Baptême, à la vie de la grâce. Le baptistère de ton église paroissiale te le rappelle. Ce n'est pas toi qui t'es donné l'appartenance au Royaume de Dieu, tu le dois à la communauté. De même que ta vie surnaturelle a commencé dans l'église paroissiale, ainsi tu en reçois aussi l'accroissement et la continuation dans cette même église. Par l'acte de la *Première Communion solennelle,* le plein usage de tous les droits et de tous les devoirs t'a été conféré dans la communauté et par la Communauté. La communion n'est pas seulement une appartenance quelconque, mais la plénitude des droits dans la Communauté. Naturellement aussi la plénitude des devoirs envers la Com-

[1] Voir L. Pfleger, *Die elsässische Pfarrei,* Strasbourg, 1936, p. 163 et suiv.

munauté ! Tu ne dois pas t'isoler au sein de ta communauté paroissiale. Tu peux prier dans ton petit appartement comme tu le veux et autant qu'il te plaît, mais tu dois aussi être présent et prendre part à l'exercice communautaire de ta foi dans le service divin et l'Eucharistie. La communauté ecclésiastique a un droit sur toi, car c'est elle qui t'a engendré et fait grandir dans la grâce !

Le principe communautaire a été étendu à l'administration de tous les sacrements. Il a été très relâché, en ce qui concerne la Confession, mais l'Eglise par contre tient ferme à la Communion au sein de la Société paroissiale. Il serait à désirer que ce principe communautaire soit encore beaucoup plus développé, en sorte que l'égoïsme envahissant qui a enfanté l'individualisme dans la piété soit extirpé du sentiment et de la pensée de tous les chrétiens véritables. Il faut de nouveau inculquer aux fidèles la conviction que la participation au service divin paroissial et à la communion paroissiale est un service communautaire et un acte d'adhésion à la Communauté. Quiconque n'y participe pas, quiconque ne communie pas, est ennemi de la Communauté.

La Communion fréquente est plus efficace pour la vie communautaire que les prédications les plus longues sur le dévouement et l'esprit de sacrifice. Lorsque cette efficacité ne se maniteste pas, c'est que la Communion n'est pas reçue dans un esprit droit. Partout où, comme dans la communauté de Corinthe, ou dans le cas d'Ananie et de Saphire, l'amour du prochain est lésé par des procédés peu fraternels, par des bavardages fâcheux et mensongers (oh ! les péchés de la langue !) ou par des pensées égoïstes, l'on ne peut plus parler d'une digne réception de l'Eucharistie. Qu'il se trouve des communiants qui, par leur manque d'esprit de charité, causent du scandale et jettent ainsi sur la Communion le discrédit, c'est un signe que la nature profonde de la Communion est mal connue d'eux, puisque la Communion est formellement isolée de la vie communautaire. Pour les confesseurs, il y a un devoir urgent d'attirer l'attention des pénitents sur la gravité de leurs responsabilités, surtout quand il s'agit de communiants quotidiens, et de fermer l'accès de la Table du Seigneur, en toute sévérité, à ceux qui donnent un scandale de cette sorte. Il ne faut pas laisser périmer l'usage selon lequel quiconque veut communier souvent ou tous les jours, doit au préalable en obtenir la permission de son confesseur. On ne peut pas dans le même temps sacrifier au dieu de l'égoïsme sans scrupule, de l'orgueil méprisant, du mensonge semeur de discorde et participer au Banquet du Seigneur.

On a déjà rappelé le sens de la *Première Communion solennelle*. En raison de l'importance d'une pénétration profonde dans l'esprit communautaire, ce sens doit être soigneusement conservé et mis dans un relief bien plus grand. La Première communion doit être célébrée aussi solennellement que possible, elle doit être l'une des fêtes principales de la paroisse.Tous les membres de la communauté paroissiale, les vieux, les jeunes, les nouveaux, doivent être à cette occasion imbus de la conscience d'être une Communauté, dans laquelle on vit les uns pour les autres. Ce serait un malheur incalculable pour l'Eglise elle-même, si l'on ne communiquait pas aux cœurs si réceptifs de la jeunesse une conception suffisante du « sacrement de l'unité ecclésiastique », selon le mot de S. Thomas. Il faut pourtant constater que la génération actuelle n'a pour ainsi dire aucune connaissance à ce sujet. On ne peut cependant pas dire, pour autant, qu'il n'y ait aucune vie communautaire eucharistique. On a même introduit dans presque toutes les paroisses des *Communions de groupes*, pour les hommes, pour les femmes, pour la jeunesse. Comment ne pourrait-on pas utiliser de telles occasions pour la vie communautaire, si la Communion était expliquée dans sa nature unifiante ! Or, on lit dans beaucoup de Guides de la Vie paroissiale le mot inadmissible : « Communion communautaire » (par exemple : de la jeunesse paroissiale). Deux mots qui signifient la même chose ! La Communion n'est-elle pas communautaire par essence ? Existe-t-il une Communion personnelle, dans laquelle la Communauté ecclésiastique, la Communion des saints serait exclue ? Pas beaucoup meilleure est l'expression : « Messe communautaire ». Toute messe, toute Communion est affaire de la Communauté, et même de toute l'Eglise. Que de telles formules eussent été possibles et soient encore en usage est une preuve de l'effrayante méconnaissance du sacrement de l'unité ecclésiastique.

Par la Communion, le fidèle encourt l'obligation de vouloir vivre dans la Communauté, avec elle et pour elle. Sans avoir à remplir aucun formulaire, sans aucune déclaration à donner, sans aucune démarche à faire, il est par la Communion seule enrôlé et engagé dans la Communauté ecclésiastique.

*b)* Les *groupements ecclésiastiques*, sociétés, confréries ont la plupart du temps imposé à leurs membres la règle de la participation commune au banquet eucharistique. C'est une habitude excellente, car celui qui ne veut pas de la communauté eucharistique et en reste éloigné, ne peut plus être membre d'un tout : il lui manque la condition essentielle, l'esprit communautaire ! Les Communions générales d'*écoles* et d'*établissements* doivent être envisagées du même point de vue. Pour l'éducation de la jeunesse, ces Communions d'écoles peuvent avoir les fruits les plus précieux. L'instructeur religieux ne doit pas seulement insister sur le nombre et sur la qualité parfaite de cette participation, mais il doit dire aux enfants : « Vous êtes devenus à présent *un* dans le Seigneur. C'est maintenant que se réalise la sainte unité dans votre école, dans votre institution ! Soyez en paix les uns avec les autres ! Ayez du respect les

uns pour les autres et travaillez les uns pour les autres ! Rien ne doit plus désormais porter atteinte à votre esprit communautaire ! » — Et ce langage peut être adressé aisément, sous des formes diverses, à toutes les autres associations de l'Eglise et du peuple, d'étendue plus ou moins vaste.

*c)* Dans le petit livre intitulé « *Louez, mon âme, le Seigneur* », que la Congrégation des Sœurs du Très-Saint Sauveur (Sœurs de Niederbronn) [2], utilise, on trouve (p. 18), parmi les prières après la sainte Communion une prière qui emploie les paroles de la Sainte Ecriture et de la *Didaché,* au sujet de la Communauté des Religieuses : ...

« Nous vous remercions, notre Père, pour la sainte Communion ; elle est pour nous le symbole de l'unité. De même que ce Pain était auparavant dispersé en de nombreux grains de blé dans les champs et a été fondu en une seule chose, ainsi puissent vos fidèles être rassemblés des quatre points cardinaux dans votre Royaume. Produisez en nous, ô Seigneur, après que votre Table sainte nous a tous nourris du même Pain, le sens vivant de l'unité et de la communauté, en vue d'une étroite union et d'une magnifique coopération. Nous sommes en effet les membres du même Corps du Christ et de la même famille religieuse. Nous vous remercions, notre Père, pour la sainte Communion. Elle est pour nous le lien de l'amour qui nous unit à Jésus-Christ et par lui à Vous, Dieu éternel, et qui nous attache à notre Congrégation religieuse. Puisque nous sommes unis à Jésus-Christ et par lui à tous les fidèles, accordez-nous, ô Père, que l'on nous reconnaisse comme étant à Lui, en tant que Religieuses du Très-Saint Sauveur, pour votre gloire divine ! »

Il ne saurait y avoir aucun fondement meilleur et plus solide, pour la vie d'une Communauté religieuse que la sainte Communion. *La sainte Communion* est *le lien le plus fort qu'il soit possible d'établir pour la vie commune au couvent.* Ceux qui sont unis dans le Corps du Seigneur, doivent être « un cœur et une âme ».

*d)* Le *culte eucharistique,* sous ses formes diverses, est créé tout exprès pour être introduit dans la vie communautaire. Le *Tabernacle,* dans lequel le Très-Saint Sacrement est conservé, est placé au lieu le plus éminent, le plus en vue, sur l'autel. Vers lui se dirigent tous les regards, en lui se rejoignent toutes les prières, toutes les offrandes. L'exposition du Saint-Sacrement, si souvent pratiquée dans nos églises, dans l'ostensoir et sous un ciborium, fortifie encore cette position centrale et dominante du Sacrement de l'Autel. Le point d'attirance visible pour tous les fidèles, c'est le Saint-Sacrement. Mais il faut encore proclamer que c'est là le signe de l'unité, la torche de l'amour, la source de la paix, en sorte qu'autour du trône de l'Unique tous se sentent unanimes dans la ferveur et le respect, que tout esprit de division et d'opposition disparaisse pour se résoudre en une pieuse harmonie des cœurs. Et il faut insister de toute manière pour que, dans ce trône de l'Eucharistie, tout ce qui, dans le monde, est division et diversité des voies, retrouve l'unité !

En la fête du Saint-Sacrement, à la grande procession, le fidèle donne un témoignage de son attachement et de son unité avec les autres hommes. Conjointement avec les autres il fait, à son rang, une escorte d'honneur à son Roi. Le divin Pasteur est suivi de son fidèle troupeau. Aux yeux de tous, un exemple est donné de la façon dont les hommes, en Dieu et sous la conduite de Dieu, peuvent parvenir à l'unité, et comment la communauté humaine naît de la communauté en Dieu. Les participants à la procession chantent d'une seule voix louange et actions de grâces à l'Agneau, ils affirment la communion voulue de Dieu et dirigée par Dieu et renient tout isolement et toute séparation. L'instinct social de l'homme est actif également dans l'exercice de la religion, il y pousse les hommes à s'unir et ne saurait se contenter de l'étroit rayon de la vie privée. La Fête-Dieu est célébrée comme la solennité du Sacrement qui fait de la communauté chrétienne la communauté, l'Alliance avec Dieu.

On néglige presque toujours, dans la piété si richement étalée du peuple catholique autour de l'Eucharistie, de voir la manifestation de l'Esprit désireux de répandre l'esprit communautaire et le construisant, et d'en donner conscience aux fidèles. Quand S. *Tarcisius* est célébré en tant que confesseur de l'Eucharistie, il devrait également être proclamé qu'il était le messager et le représentant de la Communauté chrétienne à l'égard des prisonniers et que cette Communauté, par le Corps du Seigneur, que le jeune homme portait sur sa poitrine, entendait resserrer le lien de l'amitié avec les frères absents. On devrait dire combien grande était la consolation et la confiance puisées par les prisonniers dans la certitude que leur donnait cette Communion qu'ils n'étaient pas oubliés, que leurs frères pensaient à eux, qu'ils étaient à leurs côtés, dans le Christ, qu'ils souffraient et espéraient avec eux !

Les *Congrès eucharistiques* sont, de nos jours, une œuvre vraiment providentielle. En ce temps, où les peuples sont divisés par l'individualisme et s'éloignent de plus en plus de l'ancien esprit de communauté humaine, l'Eucharistie rassemble les fidèles en une vaste famille. Chaque Congrès est une victoire de la paix et de l'amour, par-dessus les tendances si divergentes et si désordonnées de l'univers. Le programme qui avait été latent dans les Congrès antérieurs fut, en particulier, merveilleusement mis en évidence à celui de Budapest, en 1938, lorsque l'on prit, comme mot d'ordre la formule augustinienne : *Vinculum caritatis,* — le Lien de l'amour entre tous les peuples.

*(A suivre).*

[2] La maison-mère est à Neumarkt (Haut-Palatinat bavarois).